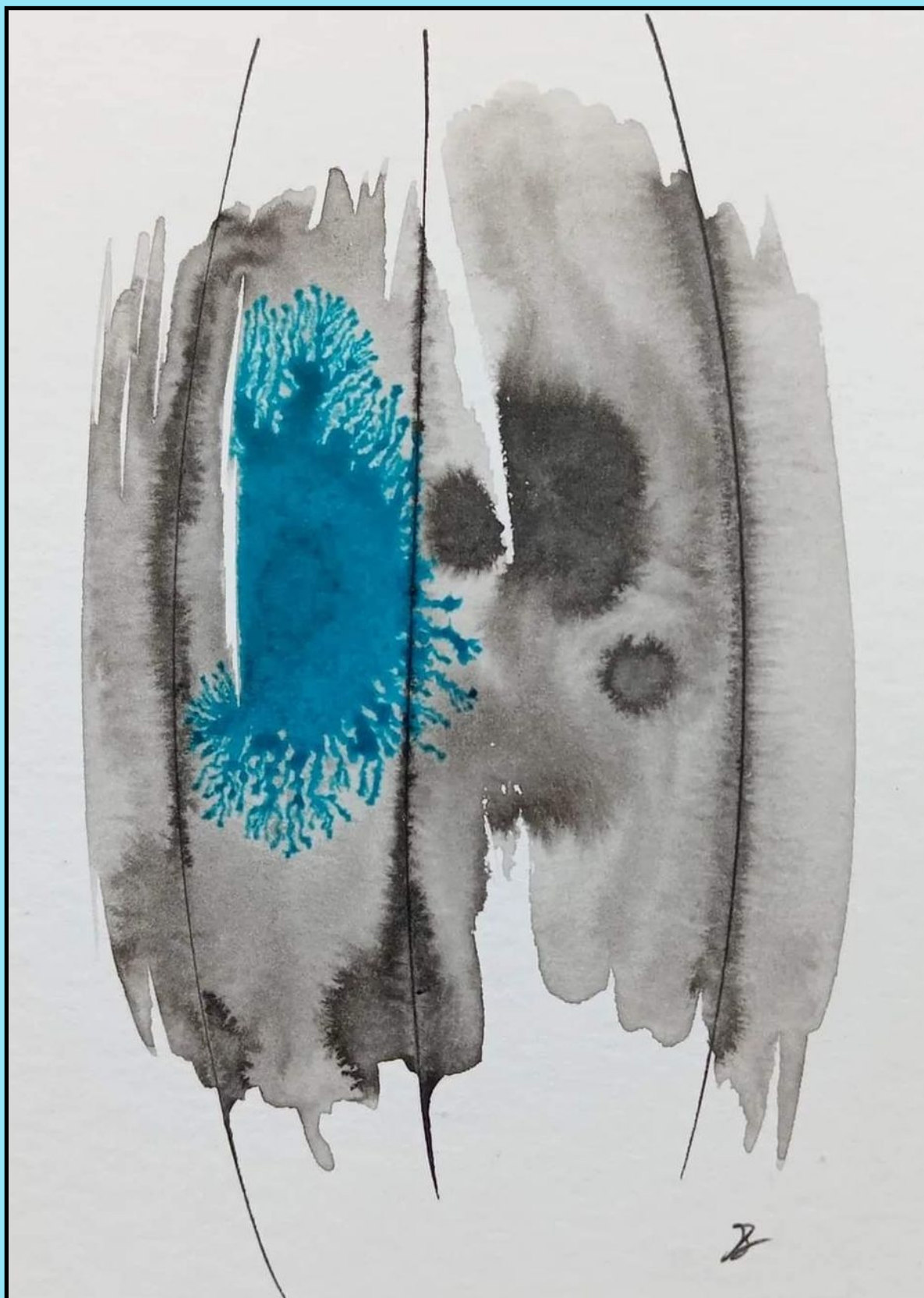


# LIBRES MOTS

*La revue du Capital des Mots*



N°4

Décembre 2024



## Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Catherine Bierling
- Gabriel Zimmermann
- Georges Friedenkraft
- Béatrice Planchais
- Jean-Marc Feldman
- David Kristanveig
- Fabienne Alliot
- Joëlle Thiénard
- Jacques Merceron
- Jean-Louis Guitard
- Alexis Bottemer
- Camille Dautremer
- Philippe Minot
- Émilie Dautremer
- Jean-Paul Bota
- Sacha Zamka
- Ambre Huguel
- Domenico Emiliano
- Stéphane Casenobe
- Pascal Giovannetti
- Fabrice Farre
- Maxime Lumière
- Bruno Sourdu
- Nicolas Toper

Les poètes du Capital des mots

- Alix Lerman Enriquez
- Éric Dubois
- Marie-Josée Pascal
- Jad Seif
- Pierre Kobel

Encre de couverture de Marc Bergère

## Édito

L'aventure se poursuit avec ce numéro 4 qui clôt la première année de *Libres Mots*. Vous y trouverez des textes d'auteurs déjà présents dans les numéros précédents et d'autres qui nous rejoignent. Quels que soient leurs sources et les thèmes qu'ils abordent, ils nous disent combien la poésie leur est nécessaire.

Dans les temps troublés, stressants, inquiétants que nous traversons, la poésie est un repère pour ceux qui la lisent et la pratiquent. Elle s'inscrit dans un dépassement du réel et, qu'elle le dénonce avec vigueur ou qu'elle prenne des distances avec lui, elle va à l'encontre du désastre des corps et des esprits par la force intangible des mots. Qu'ils plongent dans l'intime des émotions ou prennent le monde à bras le corps avec lyrisme, ils participent d'une aventure intellectuelle et spirituelle (au sens laïc du mot) dont les tenants et aboutissants sont l'avenir de tous.

Éric Dubois & Pierre Kobel

**Voyage en train le jour de la Saint Valentin**

Aucun mot dans toute la rame  
Chaque passager vrillé à son téléphone  
intelligent ? Désespérant...

Belle jeune fille au mouchoir  
Tapant frénétiquement de ses longs ongles noirs  
Sur l'appareil insensible des messages de détresse

« Lever mon verre à ceux qui n'en ont pas »  
Homme noir qui vient passer la serpillère  
Là où nous avons fracassé un verre  
Ou balayant les couloirs du métro, juste « merci », ce petit mot

Plus que jamais, la sensation  
D'être une minuscule fourmi  
Sans la moindre signification

Huit milliards de congénères  
Les générations se remplacent  
Bientôt je céderai ma place.

« ...il ! doit ! bien ! y ! avoir ! une ! sooooooortie ! » (Clarice Lispector)

\*

Insecte minuscule  
Tu cours tout autour de ma page  
Tu t'arrêtes sur certains mots  
Tu suis la tranche dorée  
Du carnet  
Puis d'un seul bond  
Démesuré  
Tu décris un demi-cercle  
Au-dessus de mon bras  
Puissance surnaturelle  
Bébé sauterelle  
Ou criquet ?  
Les contingences  
D'une poésie  
Figées sur une page  
Ne sauraient t'arrêter  
Tu es de ce monde  
Qui vit  
Que je cherche  
À attraper

**Catherine Bierling :**

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70. Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie. Elle écrit pour la revue de [l'APA](#) et le blog [Grains de Sel](#). Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

D'emblée la phrase est pâteuse, une marche  
De mulets en labour la commence

Pour vous captiver je me dois à d'autres images,  
Moins citer les animaux peut-être  
Ou aller vers d'autres, qui ne sont pas  
Familiers à mon regard, sortir d'un langage  
Devenu l'habitude où vous me devinez,  
Me défaire des tonalités de l'élégie  
Et rafraîchir l'expression par la forme  
En versifiant comme un fumigène lancé avec un rire  
Où s'entendra un rythme insouciant en plus d'être nouveau,  
Il n'aura pas perdu en musicalité mais sera autre  
Sans la flèche de pierre faisant naître chaque texte

Cette spontanéité j'en parle abstraitement,  
Sans lui donner un début de vie, l'étendre au-dessus de moi  
Et la laisser s'épanouir  
Comme une corolle fleurit, s'ouvre et se déploie.

\*

Un an après la fin de nous, dans un profil de poudre  
Elle revient imprécise par le nombre de jours sans l'autre,  
De nuits (dans l'ombre j'apprenais son visage),  
De sa bouche qui ne se mêle plus dans la mienne.

Repenser à elle ne fait pas survenir  
Du dépit, elle a accompagné ma vie  
Comme un chemin sur le cœur puis nous nous sommes détournés  
- J'allais dire « dépossédés », le mot n'est pas juste,  
Jamais nous n'avons été soumis à l'autre,  
Nous avons partagé des lits, des restaurants, des cinémas, des vélos, des lacs  
Comme les inséparables se retrouvent dans leurs nids

Lorsqu'elle a parlé d'habiter ensemble j'ai esquivé,  
La maison qu'elle voulait pour commencer une famille  
Nous sommes passés devant sans la visiter

Après, quand nos mains ne se tenaient plus dans le sommeil,  
Des larmes noires ont coulé sur mes joues  
Et j'ai admis ma bêtise

\*

L'eau, à cet endroit du fleuve, se plisse  
Comme la ride que ferait l'huile dans une encre,  
Serpente en bouillonnant d'un mouvement  
Où la lumière du ciel lentement pénètre  
Et glisse sur les vagues.

L'embouchure, oui, ce lieu de naissance  
Fait venir une gêne, presque un dégoût compliquant  
La promenade et laissant impuissant devant l'horizon  
Avec nos pieds qui n'iront pas plus loin :  
Voici une ligne où deux mondes se rassemblent  
Comme des voyageurs séparés une année,  
Cette union inconforte, parler d'une peur serait excessif,  
Sa mouvance n'effraie pas, je l'observe depuis la berge  
Sans que le cœur s'emballe  
Mais un malaise remplit.  
Parce qu'une frontière se dessine hors de la terre ?  
Serait-il aussi vif face à deux clartés qui se joignent ?  
Une façade apparaît en songe, percée de fenêtres  
Elle fait entrevoir une maison construite sur un terrain  
Qui ne bouge pas, localisable dans l'ombre ou sous un soleil brutal,  
Protectrice par son bâti en pierres de carrière.

Face à l'onde qui remue, la vision rassure  
Et avec une résidence dans la tête je m'éloigne  
Pressé de tourner le dos à un paysage  
Qui ne promet aucun refuge avec paillasson  
Avant le seuil pour augurer d'une hospitalité.

**Gabriel  
Zimmermann :**

Né en 1979, il a publié dans plusieurs revues, un recueil de poésie ainsi qu'un recueil de nouvelles et de contes. Il tient aussi un blog, [\*Ceci n'est pas un blog soporifique sur la littérature.\*](#)

**Fin de vie**

Après le décès de mon père  
juste à mon âge de raison  
ma vraie boussole était ma mère  
toujours présente à la maison

elle sut gérer ma jeunesse  
moitié figue moitié raisin  
mais toujours gorgée de tendresse  
le cœur plein comme un magasin

On ne naît que deux fois de suite  
après ce havre maternel  
j'ai retrouvé un nouveau gîte  
en ma femme aux baisers de miel

un enfant deux et trois et quatre  
ma femme était force et beauté  
face aux ouragans acariâtres  
toujours présente à mes côtés

Aujourd'hui je suis sans repère  
sans mère ni femme, esseulé  
vieillard aux rêveries amères  
si solitaire et désolé !

6

**Georges Friedenkraft :**

Pseudonyme de Georges Chapouthier, né en 1945, chercheur scientifique et auteur de livres sur les animaux. Sur le plan littéraire, il s'est beaucoup intéressé à l'Asie, continent d'origine de sa femme, et a publié plusieurs anthologies consacrées au haïku.



## Béatrice Planchais

Fragments méditatifs de nuages  
parsèment le céruléen  
perdus dans les limbes inconnus

à peine nés  
barbules de plumes  
boucles de cheveux  
mèches folles  
rouleaux de filaments  
mettent les voiles et s'effilochent  
dans un souffle

sous la houle  
on croit entendre le vent  
mais ce sont les farandoles de Carnaval  
de visages au profil bizarre  
lèchent le soleil

chaque nuage est unique  
se broutent la laine sur le dos  
dessinent des rébus charades  
ce sont des signes à la terre  
avant d'être avalés

Les nuages c'est de l'instant

flottent en apesanteur  
flaquent sans futur  
se déchirent  
se brisent

versent les larmes perles de cristaux  
apaisantes  
sur la terre des  
hommes émus  
assoiffés de rêves

### **Béatrice Planchais :**

La poésie est son terrain de jeu. Anime des ateliers d'écriture depuis 2010. Elle aime tisser les écritures et les matières avec des artistes plasticiens de différentes disciplines. Certains de ses textes ont fait l'objet de publications.

**Nous sommes nés**

**Chant 1**

Nous sommes nés des pas des délogés  
qui de justesse s'échappent  
d'une terre qui à la peau collait  
le son les lettres  
comme une lanterne accrochée à nos noms

Si au murmure de vie  
on prenait peine à se pencher un peu  
on découvrirait bien entendu  
en l'humain conçu d'autres terres  
ce qui nous fait cruellement défaut  
fût-elle cette terre  
dérisoire  
couverte d'épis faméliques  
de ronces tenaces  
ou ombrée de pétales sonores  
d'écarlates lueurs  
et on lui ferait fête  
et on lui offrirait table richement achalandée

Mais on cadenasse des portes de vie  
laissant béantes celles de nos pires cauchemars  
renaissant sur un sol de mauvaise fortune  
et c'est le regard bas qu'on arpente le futur

Nous sommes nés des silences de nos pères  
des raccommodages exigus  
et des flancs qui se cherchent appui plus solide  
Né d'une tristesse sans mots  
du sentiment d'être déposé ici  
telle une imposture

Nous ne savons plus rien de ce qui fut  
sous ce labour d'abus et de peines enfoui  
si peu d'une fuite précipitée  
si peu  
si ce n'est des arpents de haine pure  
si ce n'est qu'une suspicion  
une mèche allumée  
sur la face misérable du monde

## Chant 2

Nous sommes nés de galeries de suie  
de jours noirs  
de sommeils écorchés  
Voici le temps des sueurs  
des os transis  
des corps et des espaces précaires  
On entend le bruit des bouches  
ce que les lèvres portent de leur frénésie  
mais rien ne parvient aux sens  
et l'acquiescement endort la frayeur  
faute de mieux

Puis de ciels en ciels  
s'étreignent les semelles  
qu'on ne pose plus au vent  
De ciels en ciels  
s'éloignent de la racine les raisons immédiates

On engendre de savants mélanges d'humains  
d'alphabets et de destins  
et le soir lorsque la table rassemble  
seule la bougie des absences  
ombre le paysage  
Les silences soutenus  
portent toujours la science de l'exil  
et les coups des tordus

Si sur une autre rive on déplace son regard  
c'est pour y trouver  
par réflexe  
asile  
non pour en étreindre l'herbe

Du temps de l'étape l'incertaine consistance

La mémoire a gravé sur ses monuments intimes  
ce qu'on lui inocule  
Elle taille les marches ainsi  
laisse les yeux veiller les bordures du sens  
Si elle encombre le cœur  
de paroles maladives et craintives  
de nuées tourmentées  
c'est à l'indicible vigilance  
qu'elle voue ses fulgurances

### Jean-Marc Feldman :

Né à Paris en 1957, il vit dans les Alpes où il est instituteur. Peintre et plasticien, il participe à de nombreux projets de créations culturelles. Ses textes sont publiés sur son blog « l'Ancre Nomade », et dans diverses revues.

**À l'échancrure du velux**

À l'échancrure du velux  
Par l'embrasure de l'aurore  
Le ciel échappatoire de luxe  
Accueille toutes les questions qui frappent à sa porte  
Une jonchaie de voix étoilées  
Un panier plein de pensées à ras-bord  
Ouste retour à l'envoyeur et à l'infini lacté  
Bien trop de paroles chez les hommes  
Plus nombreuses que les baies rouges du sorbier  
Question du jour : ceux dont l'âme est la plus grande  
Ont-ils pour autant plus grande liberté ?  
La mémoire est longue comme dénuée de pesanteur  
Et pourtant toujours présente la fente  
D'un désir de tout comprendre du Je de l'Accident du Vous  
Désir d'une théorie qui explique tout  
Mais qui ? Qui vraiment protège qui ? Du ciel ou de nous ?  
Dans le sillon de celui qui suit les nuées  
Repose une étrange lucidité  
À faire d'encore plus étranges conjectures  
Sur notre passante humanité  
Reste peut-être à s'abandonner  
Par l'embrasure de l'aurore  
À l'échancrure du velux

**David Kristanveig :**

Né à Bordeaux en 1967, il se sent poète et lecteur de poésie avant tout.

"De bonnes chaussures de marche au pied, et de l'encre au fond des poches, c'est ainsi qu'on avance!" dit-il.

## Fabienne Alliot

Prétendre connaître  
La transparence paisible de l'eau  
Au vernis de ses mots entendus  
Sans écoute  
A la vue de sa lumière factice  
Sans ombre

L'amour ne se reflète pas dans l'eau  
L'amour lit l'émotion du regard  
Ses mains dans la profondeur  
Discernent les pierres noires  
Incrustées dans la mémoire  
Résistantes à l'usure du courant  
Ses mains  
Rames salvatrices  
Propulsent l'eau vers l'avenir

### **Fabienne Alliot :**

Enseignante, poète, elle a publié des poèmes dans des revues et participé à des récitals poétiques... Elle peint, dessine et expose dans diverses expositions collectives.

## Joëlle Thiénard

Je n'irai pas fleurir vos tombes  
à genoux par la prière  
elle se fait debout et sans guerre.  
Je n'irai pas fleurir vos tombes avec amour  
pourquoi le feindre  
ci-devant  
sur la pierre noire étincelante  
vous qui connaissez si bien pourtant  
la portée de vos faits et gestes  
paroles et injures parfois  
qui dépassent la pensée dit-on  
ou violence et combats.  
Je n'irai pas pour faire semblant  
d'effacer vos crimes, vos coups bas  
le pardon ne se monnaie pas.  
Je n'irai pas faire bonne figure  
la plaque je la poserai  
bien à plat et sans un regret  
voyez, aucune larme ne pointe  
je n'irai pas fleurir vos tombes  
je n'irai pas.

### **Joëlle Thienard :**

Poète et cinéaste, elle est l'auteur de nombreux scénarii dont un court métrage qu'elle a réalisé.

Elle œuvre au sein de l'association "La pierre et l'oiseau, les amis de Nicolas Dieterlé" qu'elle contribue à faire connaître.

**Le Royaume perdu de la poésie**

Chez Boulinier, je cherche le rayon poésie ou plutôt – restons modeste – le coin poésie. Je cherche, je fouine. Rien. Il a été déplacé depuis la dernière fois que je suis venu à Paris. En désespoir de cause, je demande à un employé :

— *Ah ! le royaume perdu de la poésie !*

Il circule entre les bacs.  
Nous y voilà. Et c'est presque le Harar  
La poésie a déraillé en route

Quelques plaquettes exsangues  
Coins écornés  
Papier jauni  
Dédicaces qui furent pourtant écrites dans un état  
De haute ferveur  
D'espoir ou de désespoir

Ruines de poésie que personne sans doute  
Ne lira

« Le Royaume perdu de la poésie »

Le grand scandale de la poésie  
Aussi désolément introuvable  
Que le Royaume du Prêtre Jean

Aussi fuyant que les Grands Virevoltants  
De l'Ouest américain dispersés par le vent

Il faudrait plus que la coudre blanche des sourciers  
Pour redécouvrir sa source chuchotante et dévastée

Feu dans l'eau  
Tison égaré sous le borbier des sentiers creux  
Arbre sec aux mains des saints Christophe  
De passage

En quelles terres planter le bâton-palmier  
Reverdissant ?

**Jacques Merceron :**

A publié livres et études sur le Moyen Âge, les traditions et savoirs populaires. Recueils poétiques récents : *L'Écart des six-ifs & autres farasies* (éd. Douro, 2024) ; *Dans l'œil bleu ecchymose du ciel* (éd. Encre Vives, 2024)

**Illusion**

Quand ma bouche  
est sur ta bouche,  
quand mon corps  
est sur ton corps,  
j'ai dix ans,  
vingt ans,  
quarante ans  
de moins...  
Je suis  
ce que j'étais à quinze ans,  
j'oublie  
le temps,  
le temps  
m'oublie,  
j'oublie  
que je suis à l'ultime partie du chemin...  
j'oublie  
que la fin n'est plus très loin...  
j'oublie ma peur,  
ma terreur  
de mourir,  
quand tu m'attires,  
que ma bouche  
est sur ta bouche,  
que mon corps  
est sur ton corps...  
et que j'ai,  
soudain,  
dix,  
vingt ans,  
quarante ans  
de moins...  
\*



### Cet instant précieux

Ma douce ...  
Mon amour...  
Il faut toujours s'aimer...  
Les seuls instants de vie  
sont les instants d'amour...  
Je t'aime  
et je le crie au milieu du silence...  
Que c'est doux la candeur !...  
Que c'est doux l'innocence !  
Nous vivons  
toi et moi  
les plus beaux de nos jours...  
Ma douce...  
Mon amour...  
Il faut toujours s'aimer...

#### Jean-Louis Guitard :

Après des études d'architecture, il se consacre entièrement au dessin et à la peinture dès 1976. Également auteur de textes poétiques, de nouvelles et de pièces de théâtre, de chansons, il n'y a, pour lui aucune différence entre ces expressions.

**Sang & neige**

Le sang me parcourt  
étendu  
sur l'espoir  
je crois en tout  
ce qui exalte  
le bouillon mythique  
des couleurs  
de nos corps  
la mélasse électrique  
le jus méfiant  
le potage sublunaire  
de nos âmes  
voyez dehors  
la terre semencée  
de cendres et d'os  
de morts  
de corps  
comment  
l'or  
à l'aube  
peut-il  
faire scintiller  
le sol si fort  
si diamanté  
de gemmes  
à en pouffer  
d'espoir ?  
La terre luit  
dans la nuit  
du cristal tout neuf  
et sibyllin

un ange  
aurait-il chié dardant  
la neige  
en eut sorti si belle  
eh quoi !  
ils sont émerveillés ?  
le sang les parcourt  
c'est l'impériale rythmique  
du cœur qui fond  
d'extase  
à force  
d'effleurer  
l'univers abstrait  
cosmopuissance !  
de tous les dieux  
en nous  
la joie  
électro-  
-organique  
à force  
d'un chant  
magnétique  
astral  
gonflé  
de suc propices  
en nous !

Je m'étends de tout mon sang  
Sur la neige.

## Éveil

le soleil lève,  
illumine  
fignole  
cisèle  
révèle  
le soleil réveille  
révelle  
rivète  
mon cœur  
à l'œuvre  
chanfreine  
ta  
figure  
d'or  
bise  
tes lèvres  
paillète  
tes joues  
aurifères  
bistre clair  
azur jaune  
tes paupières  
incrustées  
du jour  
la nuque  
précieuse  
brodée  
d'aurore  
serti  
d'espace  
songe  
extrait  
d'un carat  
d'espoir  
en l'avenir.

### Alexis Bottemer :

Né en 1995, ingénieur de formation, il est poète avant le reste, grand voyageur et proche de la nature.

Il écrit : « Ma poésie est née de la confrontation brutale entre un besoin vif de feuilaison et de printemps, et un saut naïf dans le bitume. »

Cinq poèmes en prose extrait du recueil *Petites proses pour personne*

Fatigue énigmatique fatigue de glycine asphyxie mes poumons qui expirent parfum de violette et de géranium dans cœur effondré / effondré comme les cartes du château de mon corps exténué jusqu'aux épaules / épaules sentent le blues mains sont condamnées bras ont le vague à l'âme / âme éperdue fourbue abattue âme vannée courbaturée harassée âme voudrait continuer à rêver bleu soleil orangé jaune horizon mais asthénie veille / veille le corps veille l'âme et veille de son creux noir et surmené tous ceux qui s'approchent un peu trop près / un peu trop près de ses franges cachectiques.

\*

Marchant je dévoile le paysage feuilletant ses contours comme une esquisse cent fois revisitée cent fois on le parcourt cent fois on entrevoit des replis inconnus surgissant au détour d'un regard inédit ébahi par tableau qui nous invite à ralentir / ralentir pour contempler fragments interdits miettes de décor dans débris de regards esquilles que l'on traverse encore en étranger quand soudain on s'arrête odorat bout au vent élu par un chemin fragile un chemin immobile qui nous confie qu'enfin le paysage est prêt / prêt pour être livré révélé et pour nous accueillir alors tous flancs dehors naseaux ardents un silence assourdissant nous autorise enfin à lui appartenir.

\*

Des chemins riches bordent ma mémoire enrobée de mille récits multicolores dont l'odeur assourdit mon regard / regard rempli de souvenirs sauvages fiers mustangs roux pélicans indomptés / indomptés comme la mémoire et ses filaments de pygargue souvenirs invisibles de tous même de moi / moi j'écoute bruire l'amnésie dans une cacophonie de blanc souvenirs lavés de frais dont seuls les plus pauvres feront surface nénuphars des tréfonds prélevant de quoi nourrir mon esprit / esprit dispersible mais heureux.

\*

Bistrot des âmes perdues dans solitude et café crème brouhaha bistrot centripète tasses cliquetis dissonants fracassants / fracassants pour âmes perdues désorientées déracinées égarées désaxées désorbitées / désorbitées de leur propre verticalité / verticalité comme justification d'être / être démoralisé de se sentir personne exister pas le temps juste pas le temps de penser / penser qu'on existe ou bien se noyer dans des pensées express se noyer au plus juste / juste le temps de se noyer seul / se noyer seul dans son expresso.

\*

Je marche dans les surprises terreuses de mes souvenirs / souvenirs blanc d'oubli des joies des peines des traces traumatiques je marche dans l'oubli je marche dans le blanc / le blanc des passés potentiels des futurs oubliés le blanc frais repassé tout bien amidonné blanc manteau des souvenirs enneigés des souvenirs glacés / glacés de peur de tout oublier un jour quand nul ne sait pas même moi / moi la terre me noie je m'enfonce dans ses sables de gravier mouvant et j'avance à l'aveugle dans les cris d'oiseaux / cris d'oiseaux passés présents cris de mes souvenirs absents et je creuse mon chemin dans l'air défaillant.

**Camille Dautremer :**

Née en 1975, elle fut musicienne professionnelle avant de travailler dans l'administration culturelle. La poésie est au cœur de son existence. Auteure d'un premier recueil, *La couleur du silence* aux Éditions Encretoile, elle publie également en revues.

**Expiration**

C'est ton souffle  
qui hante la tempête  
qui meut les nuages  
et crève l'orage  
qui tremble les feuilles des ormes  
qui orne de grésil les bourrasques  
qui balaie steppes et rivages  
qui brise les chaleurs du jour  
et caresse les joues  
qui dresse le duvet sur mon bras  
qui frémit et tremble dans la nuit  
qui susurre à mon oreille  
qui frôle ma lèvre après la tienne  
qui dissipe la brume  
et saupoudre mon corps d'un soupir  
et saupoudre mon corps d'un soupir  
qui dissipe la brume  
qui frôle ma lèvre après la tienne  
qui susurre à mon oreille  
qui frémit et tremble dans la nuit  
qui dresse le duvet sur mon bras  
et caresse les joues  
qui brise les chaleurs du jour  
qui balaie steppes et rivages  
qui orne de grésil les bourrasques  
qui tremble les feuilles des ormes  
et crève l'orage  
qui meut les nuages  
qui hante la tempête  
C'est ton souffle

**Philippe Minot :**

Né en 1965. Après des études de Lettres à Paris et à Lyon, il entre dans l'enseignement et est actuellement professeur à Reims. Il publie poèmes et photographies, dispersés dans de nombreuses revues ou recueillis en volumes.

## Émilie Dautremer

Est-ce qu'un poète  
Rêve plus qu'il ne vit?

Corps au vent et âmes au diable,  
Est-ce cela la vie?

Le temps a fait une syncope,  
Mon présence t'a-t-elle manqué?

As-tu songé déjà que gouttelettes et  
Brises de mots et « effleurances » nous étions ?

\*

Tu ne vaincras jamais le  
Vent, mon enfant ; mais l'art de la  
Pliure extrême, du ploiment  
Éternel, ça, la vie te l'apprendra à ton  
Corps défendant,  
Fendu même  
Parfois, crois moi, c'est la seule  
Issue. Te libérer des inquiétudes folles, des  
Tourments infinis, cela seul doit t'  
Importer. Nécessité vitale pour ne point  
Flancher, rompre l'écorce de ta  
Fragile carcasse. Tienne la fêlure, qui cherche à  
Croître, tiens l'urgence de te mouler en  
Elle, de la polir, l'apprécier à sa juste  
Mesure : un trou de lumière vers une  
Éternité de  
Vie, si simple(ment) Vie quand on la  
Prend comme elle se  
Donne.

### **Émilie Dautremer :**

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan. La fabuleuse nature alentour et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

**Père-Lachaise**

La tombe du docteur Gachet proche une sépulture à la porte rouillée verrouillée dans le soleil cuisant ou mai achevant sa carrière et la tombe cernée de potence de ruines de Rome de pervenches même comme au regard sien ou est-ce la digitale plutôt au portrait de Van Gogh pas très loin quelqu'un a déposé sur le rebord d'elle un flacon de coquillages... Et je cherche au pâturage des nues les Vaches [au] pré de VG ou celles-là peintes d'après une gravure du docteur, je parle ces images superposées dans ma tête et les vaches peut-être en esprit à brouter l'herbe d'autour sa tombe.

Les troubles visuels dont souffrait VG à la fin de sa vie, cela des conséquences d'une intoxication à la digitale ?, celle-là même figurant au portrait du Docteur Gachet qu'il réalisa quelques jours à peine avant sa mort

16h46

\*

**Père-Lachaise 2**

La tombe de Méry Laurent ou l'herbe à Robert & cymbalaires à ses pieds me souviens l'yole de mall Méry & mall de valvins et les salons demi-mondaine où elle recevait Manet, Proust, etc. les portraits de manet ■ sur la jardinière dessus la tombe la date de son décès : 26 Nov. 1900 ou la tombe de dessous un érable et les samares au pied de la croix catholique, cri des corneilles & brise la tombe de radiguet proche & géranium le vrombissement des mouches

17h45

\*

Où la rue Notre-Dame-des-Champs où loue camille claudel un local petit d'avec jessie liscomb et quelques amies, à quelques encablures de l'atelier de Filippo Colarossi où l'avait fait entrer Alfred Boucher. Et le peu avec lequel elles l'équipent : quelques rideaux et meubles récupérés dans la rue. Sa mère qu'elle convainc d'y installer le piano de sa sœur. Ou Louise à jouer ses gammes au milieu des plâtres et des sculptures. Celle-là même que sculpte Camille et son frère, faute d'argent pour payer ses modèles. Il y a ce buste : Paul Claudel à seize ans. Ça d'avant la rencontre de Rodin dans l'atelier duquel vont entrer Camille et Jessie, y travaillant le jour Camille, repassant rue Notre-Dame-des-Champs le soir... A songer la séparation et l'asile de 30 ans, le musée Rodin créé à la demande du sculpteur après sa mort dont une salle sera consacrée à Camille.

**Jean-Paul Bota :**

Né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : *Lieux*, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

**terre**

chacun d'entre nous est voué à disparaître  
est-ce dieu qui murmure au milieu du vent aime ?

j'aime quand on finit ses phrases par qui sait ?  
étrange éternité que celle qui nous scelle  
de notre destinée un seul mot me vient perte

à jamais oeil on s'ouvre et paupière on s'enferme  
les choses ne sont pas ce qu'elles nous paraissent  
sommes-nous les derniers à marcher sur la terre ?

**prière**

quelques pas dans le cimetière  
au beau milieu de la prière

on entend murmurer les anges  
c'est peut-être la fin des temps

énigme ce qui vient après

on existe mais de mémoire  
on survit mais de souvenir

**voyelles**

j'ignore ces jours-ci quand je marche où je vais  
les lignes de ma main sont tout ce que je serre

me voilà à jamais corps vendu chair offerte  
je crois à la splendeur et je crois aux ténèbres  
peu m'importe à la fin qui récolte et qui sème  
l'éternité s'accroche aux dernières voyelles  
inhabité par dieu le ciel se désintègre

qui dira si je meurs ou bien si je renais ?

**genoux**

le soir tombe et le matin gît  
comment porter le deuil d'un dieu ?

on s'aveugle et on s'illumine  
sur les sentiers de la mémoire  
on reste longtemps à genoux

face à ce qui est une énigme

**Sacha Zamka :**

Né en 1995, il découvre Vienne, New York, Montréal après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes. Ses écrits, hantés par l'enfance, interrogent le deuil, l'identité, la mémoire. Il a publié un recueil *Poussière et grâce* chez Encre Vives.



## Ambre Huguel

### Ardoise magique

Doucement, je pose mes pieds sur le sol encore frais. La lumière diurne éclôt à travers les persiennes  
Peu importe la lourdeur des paupières Et les méandres de la peau froissée

\*

J'entends battre un cœur Qui émerge  
Du néant

\*

Songe mystérieux au bord duquel je vacille Tentant d'abolir la perte de conscience Jouant avec les franges du  
rêve  
Colorant la nuit d'oubli

\*

Équilibriste de l'éveil Caféine intraveineuse Funambule spectrale  
J'écoute le souffle des autres Soulever les nues sombres Vigie fragile  
Attendant l'aube Pour lever son quart

\*

Alors je sombre  
Quelques rares et longues minutes Avant le lever des troupes  
Prêtes à l'uniforme Disposes

\*

Et je ne suis plus là Emportée par le sommeil Ardoise magique  
Qui efface l'angoisse Et froisse mon visage.

#### **Ambre Huguel :**

Poétesse et enseignante de lettres, son premier recueil vient de paraître aux éditions du Lys Bleu : *Échappée*. Par ailleurs, elle publie sur le compte Instagram : peau et cie

**Journaux d'un voyageur viveur : Épilogue d'une expérience parisienne**

Mais moi, je ne voudrais pas partir.  
Parmi les gouttes qui tombent d'un ciel clair, mon visage se mouille.  
Car quand il pleut, tu es plus belle.  
Un rêve d'amour comme toi ne s'oublie pas, ne s'ignore pas ; il est impossible d'éteindre les émotions.

Je voudrais m'arrêter à cet moment, immobile dans une photo capable de capturer toute la légèreté parisienne.  
S'asseoir, parler, rencontrer... est-il réel de vivre un conte de fées comme si chaque jour était minuit ?

Tu te rappelles tant sans ressembler à aucune autre.  
La plus belle des femmes, Paris.  
On pense tant à toi, en rêvant de te connaître.  
On ne cesse jamais de vouloir te découvrir avec une obsession maniaque, sans aucune interruption, précisément parce qu'il est impossible de cerner ton caractère.  
Chaque rue parcourue est un vêtement enlevé.  
Et en ce vagabondage, on te déshabille pour observer chacun de tes petits grains de beauté, te savourer dans ton essence la plus intime et charnelle.

On rêve de te posséder, que tu sois nôtre,  
Mais on sait très bien à l'avance que ce n'est pas possible.  
Unique et précieuse en chaque aspect, tu es ainsi.  
Tu apprends à ralentir, à avancer sans hâte,  
Laissez-moi profiter de vous, en vous offrant un sourire.

Sans aucune direction, les repères sont clairs ; tout devient une opportunité. La dérive avec toi n'est pas si mal après tout.

Il est inhabituel de ne pas te regretter, de repartir sans se demander pourquoi c'est fini.

Parmi tant de villes encore à découvrir, on imagine déjà te revoir :  
un autre tour, une autre danse.  
Et dans cette nostalgie, on est heureux.

À Bientôt, Paris!

**Domenico Emiliano**

Docteur en sociologie à l'Université de Bari, il cultive une passion pour la poésie et la littérature, avec une attention particulière à la poésie contemporaine. Il se dédie à l'écriture de poèmes liés aux thèmes de l'identité et des voyages.

*Rien ne revient à la surface ni la lumière ni les mots*

Car pourrir n'est plus nécessaire en poésie moderne  
Cette vie n'est pas à ma mesure  
La gravitation terrestre est incompatible avec le poids de mes mots...  
Je ne sais pas lire ce que j'écris !  
Je pars sans rien savoir du lieu où cette route va me mener  
Je réponds aux ondes universelles !  
Le vie me prend une minute lumière de mon temps précieux !  
Quand se taire fait tant de bruit !  
Je crois qu'écrire c'est être seul ?  
Oui  
Je me ressemble  
J'écris dans un espace jumeau...  
Faux sauveur je me réclame !  
Le programme s'exécute (sexé cut) sans moi  
Piégé j'opte pour une énergie libre et réelle  
J'écris et les autres suivront

\*

*J'écris et les autres suivront*

Je me dispose enfin à vivre  
Je supporte l'œuvre commune  
Collective  
Je préfère de loin les prières écrites aux prières orales...  
Je n'instruis rien  
Je n'enseigne pas  
Je délègue aux anges supérieurs le soin de voler à mon secours !  
De s'élancer à ma place et ce jusqu'aux déploiement vaporeux du poème  
Il s'est éteint mon grand talent !  
Oui  
S'en est allé mon instinct de prédation  
Mon esprit nuisible...  
C'est l'heure de mon ombre  
Tout l'orchestre terrien est là à m'applaudir !  
A m'acclamer moi seul et mes mots vainqueurs !  
Ce qui est important ce n'est pas le temps qui passe mais le temps qui change...  
Le temps qui change

**Stéphane Casenobe :**

Né en 1973 à Saint-Ouen, il se consacre au théâtre à 19 ans et participe à plusieurs projets nationaux. Parallèlement à cela il publie dans plus d'une centaine de revues et anthologies dont le dernier à venir « Seuls les enfants vont plus vite que la lumière ! »

Il est solstice mes amis.  
En ce jour et nuit si particuliers  
Je vous souhaite une année encore à venir  
Restez attentifs à la modification des journées  
L'air de rien  
Nous rentrons dans l'été  
Malgré froidure vent et gel  
Je t'écrirai cette chanson  
Qui raconte de lui à elle  
La vie des filles et des garçons  
Ça peut sembler compliqué une vie  
Tu fais le tri des désirs des envies  
Ce qu'il reste des regrets des remords le désordre  
De tout ce que tu te remémores  
Tu te lèves un matin tu prends le train  
Route gelée tu te sens incertain  
Se lever tôt pour gagner un salaire  
Prolétaire ça se dit tu en as l'air  
Et dans l'encore d'une nuit à jamais provençale  
Ciel bleu marine à la Van Gogh encre des nuits du Sud  
Les étoiles y sont lanternes  
À éclairer les sentiers déserts  
Elles dessinent les étoiles des Orions mystérieux  
Une géométrie secrète  
Sous les pas silencieux du passeur  
Qui n'ose lever les yeux au ciel  
Continue tête sa marche  
Tête baissée  
Car si chemin il y a  
qu'importe qu'il soit long  
C'est le départ qui décide  
Tu arrives  
Heureux de ton cheminement  
Tu ignores désormais  
Le point du départ  
Oublié dans la poussière du chemin  
Tu combats les regrets les remords le désordre  
Quand ils s'imposent à toi  
Se tournent les pages de la mémoire  
Se ferment les feuilles du livre de ta vie  
Tu te sens libre  
Quand l'existence voudrait t'enfermer  
Une étape  
Une étoupe qu'un feu consumerait  
Étincelle pour embraser le tout  
En ce jour et cette nuit si particuliers

Je vous souhaite une année encore à venir  
Restez attentifs à la modification des journées  
L'air de rien  
Nous rentrons dans l'été  
Malgré froidure vent et gel  
Malgré froidure vent et gel  
Je t'écrirai cette chanson  
Qui nous raconte de lui à elle  
La vie des filles et des garçons  
C'est le soir tu piques du nez dans ce livre  
Malgré matin dans le train instant d'un vivre libre  
La prolongation des lectures le long du Var  
Tu prends rendez-vous des lectures en retard  
Le paysage prend acte des mots que tu lis  
Il fait froid ce soir la neige tombe depuis la lune  
Les nuages dessinent des ombres sombres  
Il aura suffi du soupir d'un ciel monotone dans son gris  
Pour qu'essoufflé le ciel décide d'y aller  
C'est la vie de tous les jours  
Le mystère des vies de tous les jours  
De matins en après-midi tu en témoignes  
Oh! que se lèvent les poings  
qu'ils témoignent des jours à venir  
C'est un bout de vie de tous les jours  
Malgré froidure vent et gel  
Nuages brises et cieux par-dessus nous  
Ils écrivent cette chanson  
Le sommeil d'un livre une journée de travail  
Qui racontent lui et elle  
La neige qui tombe le verglas des routes  
Vie des filles vie des garçons  
C'est un train du matin et du soir  
Garçons et filles en devenir  
Jeunesses au visage inachevé  
Dans la confusion des paysages et des lectures

**Pascal Giovannetti :**

Tour à tour poète, écrivain, slameur, performeur, Pascal Giovannetti aime à mélanger les genres pour, pourquoi pas, un miracle discret. Sa devise : « il vaut mieux être vivant dans la rue que mort dans la Pléiade. »

**Quelque chose**

1

Bruit de clefs, cliquetis de corps  
fabriqués et assemblés  
dans un anneau,  
la porte se résigne, on cherchera  
par la voix, le regard  
investira les recoins, éveillant  
la mémoire d'un nom, le fétu  
d'une présence derrière  
les rideaux dans la brise.  
Toutes les clefs dans la main  
chuchotent une compagnie  
que défie la jeunesse matinale.

2

Avant même d'avoir  
reçu le signal, l'après-midi  
se déclare sous l'arbre :  
la terre est verte, soudain, le banc  
ne reçoit personne avant  
d'oublier sa pierre, il sera  
le salut dès l'apparition  
de deux amis. En ce temps  
fixe, le futur est peuplier,  
en ce peuplier le présent  
confus abandonne les pleurs  
de demain, on murmure une fois  
sous les branches pour se consoler  
du pire des pies piailleuses, au sommet.

3

Dès que s'ouvrent les rideaux,  
entre chien et loup, des voix  
débarquent, on  
entendrait d'une langue  
l'autre à peine feutrée  
de la torpeur, teintée d'un son  
de cuillère avant-coureur,  
d'un rire fortuit  
équarri par le bar triangulaire.  
Les uns prennent place  
sur un tabouret à trois pieds, les autres  
cherchent le serveur, détenteur  
du laissez-passer pour l'ivresse  
d'une nuit close dans une tasse.  
Ainsi soit-il, Au Mal Assis.

**Fabrice Farre :**

Il a publié vingt recueils, de 2012 à 2022. Plus de cent revues et sites ont accueilli ses poèmes, en France comme à l'étranger. Il traduit, en français, de la poésie italienne et espagnole.

## Maxime Lumière

entre deux phrases de la conférencière  
je pensais  
à ceux ayant cru  
en une sphère des étoiles fixes,  
en une limite  
tordant le cou à l'infini  
pour le restreindre  
et l'enfermer  
dans une figure parfaite –  
le cercle.

\*

je pensais au bonheur  
accompagnant cette idée,  
au fait qu'alors  
on pensait s'immortaliser  
par la descendance,  
la lignée,  
le mot famille  
ayant encore un sens large  
épique  
accordé aux ressorts du monde.

### **Maxime Lumière :**

Après des études en France, il a emménagé en Allemagne et y enseigne la philosophie et le français. Lit et relit Artaud depuis quelques années pour sa thèse de littérature, encore en cours.

**Blues de Barfleur**

J'avais mon éblouissement et un cœur meurtri  
dehors les maisons se bouscullaient  
les murs tournaient  
les verres volaient en éclats  
mon corbeau traversait les nuages  
on croisait des étoiles  
je retenais mon souffle

Je me suis assis au bord de la fenêtre  
je ne voulais plus être seul au monde

J'espère ne plus jamais revenir dans cette ville  
où j'ai bien cru perdre la raison  
je suis vieux maintenant  
usé  
il n'y a plus qu'une immense tristesse  
et l'énigme de la vie

\*

**Blues de Bourgvallées**

Ci-gît Bruno Sourdin  
Le maître de l'au-delà rassemble ses os dispersés  
L'éternité est sacrée  
Laissez le bon temps rouler

Dévastée dévastée sera la terre  
La mort est sans pitié  
Il ne reste que peu d'hommes  
Laissez le bon temps rouler

**Bruno Sourdin :**

Né en 1950, il a grandi dans la baie du Mont-Saint-Michel. Journaliste, chef d'édition au journal Ouest-France, il y a tenu pendant 20 ans la rubrique Poésie. Dernière publication : *Le grand chemin n'a pas de porte*, Gros Textes, 2021  
Il tient un blog, [Syn-copes](#) (poésie, collages, mail art).



**Manger le monde**

Enfin,  
Ce repas dont j'ai tant rêvé  
est arrivé.

Chaque plat, je déguste  
Chaque molécule, un délice  
Chaque atome, un goût unique  
Chaque proton m'enivre

Pendant ce temps – au dehors:  
La planète se brise délicatement.  
Ma ville flémit doucement.  
Ouragans opalescents se déversent  
Tornades de laves convulsent.  
Rouges incandescents de partout.  
La fin du monde enfin.

Je continue de manger.  
L'onctueux des hommes brûlés  
Villes, forêts, enfants, parents, voiture, lave-vaisselle,  
Je déguste avec soin et délectation.  
JE MANGE LE MONDE  
Jamais, jamais, je ne serai rasassié.  
Je ferme les yeux. Je savoure.

Les cercles de feu s'embrasent  
Les brasiers se fendent en une vague.

Ils fondent dans ma bouche.  
Quel bonheur!

Enfin.

**Nicolas Toper :**

Auteur débutant, il s'est lancé dans l'écriture après avoir émigré aux États-Unis cette année. À travers ses écrits, il explore le monde, s'inspirant d'auteurs comme Dostoïevski, William Gibson et Jeff Noon. Son style oscille, et il expérimente.

Alix Lerman Enriquez

Novembre

Une libellule sur le chemin de mon automne,  
des traces de pas incrustées sur la terre fraîche.  
L'humus parfumé de feuilles mortes  
et de champignons piétinés d'aurore.

Les rares restes de roses sectionnés de soleil,  
leur tige, saupoudrée de rouille sèche,  
s'écarte pour laisser passer des guipures de lumière.

Roses flétries aux reflets orangés d'automne  
qu'aiment cueillir les corneilles qui dansent,  
quand viennent les soirs bleus de novembre  
et que pourfendent leur puissant croassement,  
le cri rauque de leur désespérance.

**Alix Lerman  
Enriquez :**

Née en 1972, elle vit à Strasbourg. Titulaire d'un doctorat de philosophie du droit, l'auteure a déjà publié une quinzaine de recueils de poésie.

Elle est également l'auteure de proses poétiques et anime elle-même deux blogs poétiques.

**Les mendiants et les rois**

Les mendiants et les rois  
sont les ombres de Notre-Dame

Le soleil sur Paris est une colombe  
fraîche sur les toits gris

Qui peut prétendre à une quelconque  
gloire ?

Mon père a sillonné ses rues  
avec dans son sac une gamelle

Un calepin

Il a peint certaines façades  
en compagnonnage

Pris des métros flamboyants

A quoi pensait-il ces matins froids  
à qui ?

Tenant des brosses soulevant  
des camions \*

Qu'a-t-il laissé si ce n'est  
son courage et sa valeur ?

Et dans les appartements  
sans effraction

Qu'a-t-il donné si ce n'est  
une couche de peinture

Comme une strate de temps ?

Une grande partie de sa vie  
pour nous pour moi

\* un « camion » est un seau pour les peintres en bâtiment.

**Éric Dubois :**

Né en 1966, poète, romancier et revuiste, il fréquente les scènes poétiques de longue date. Passeur, il a créé et dirige l'association *Le Capital des Mots*.

Il est l'auteur de nombreux recueils, de romans et de récits à caractère autobiographique.

**Idôlatre**

Idolâtre, j'aimerai toujours le sable où tu posas tes pieds  
Jusqu'à en retenir le sel du désir !  
J'aimerai ton rire qui monte par paliers  
Ton regard lointain comme la mer qui se fige  
J'aimerai ton souvenir plus fort  
Que le prochain amour à naître.  
J'aimerai au futur et non pas au passé.  
Les âmes qui s'évadent sont semblables  
Aux oiseaux émigrés quelque part  
Dans un ciel étranger à nos mots étoilés  
L'écho seul subsiste reproduisant nos voix  
Et les adieux d'hier gardent l'empreinte chaude  
Des vagues sur des rochers en flammes  
Et celle plus pénétrante du sable encore mouillé  
De l'écume de nos dernières larmes.

\*

**Gommer les images**

Gommer jusqu'à la fin toute trace de larmes  
Chevaucher l'impossible pour écarter l'horreur,  
Les soldats de la mort ont noirci le décor !  
Terré dans son brouillard le monde fait silence,  
Même le soleil du matin est frappé par le deuil  
Et ses rayons troublés sont injectés de sang.  
Tu cherches à recoller la vie qui se fragmente  
Comme un vase brisé aux fleurs déjà flétries  
Il te faudra gommer bien plus que des images  
Si tu veux retrouver l'usage de ta voix.

**Marie-José Pascal :**

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence. Elle est l'auteur de plusieurs recueils, dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

**Tout au fond de soi**

Se battre contre soi, contre ses falaises intérieures, l'envie de se jeter, de se fracasser en bas, si seulement il n'y avait pas la peur qui paralyse, qui interdit d'y aller, pire encore que la douleur de vivre, ça ne vous lâche pas. Et toujours, l'incompréhension. Incompréhension de soi. De ce truc qui grandit, qui se contorsionne, dans la tête, dans le bide. Et les autres aussi peinent à vous comprendre. Il veut pleurer. Se libérer du poids qui l'étrangle. Il n'y arrive pas. Il voudrait tout anéantir. Se cloîtrer chez soi. Que ça prenne fin. Je me faisais peur, inconnu à moi-même. C'était partout en moi, caché en moi. Et tout autour de soi, les regards qui vous écorchent, qui vous lacèrent, qu'on vous impose, interrogateurs, parfois amusés, moqueurs, ça ne vous lâche plus, et plus ils te fixent, moins tu te supportes. Tu étais étranger à toi-même, aux autres. Tu n'étais à ta place nulle part. Un intrus aux autres, à toi-même. Tu te fuyais. Titubant, tu trainais des murs et des angoisses. Dans tes bottes les épaves. Tu m'as dit que tu ne croyais plus en rien. Tu avais un peu honte. Tu ne te reconnaissais plus. Et pour en parler sans finir blessé par leurs sourires en coin, ce rien de mépris, presque une ombre, les paroles qui te cognaient, les conseils qu'on t'imposait, les incompréhensions, tu ne savais pas comment t'y prendre. Tu en faisais toujours trop. Tu préférerais la poussière de ta chambre et la compagnie de ton chat. Tes jambes étaient rayées. Tu n'as jamais eu la force de le gronder quand il te grimait dessus. Il s'obstinait, profitant de ton impuissance. Mais rien d'aussi douloureux que leur hypocrite bienveillance, pensais-je. Il paraît que les hommes ne savent pas communiquer sur leurs sentiments. C'est ce qu'on dit. Ils craignent d'importuner. D'en dire trop. C'est pour ça que j'écris, moi. Pour me libérer. Me lâcher. Sans craindre leur désapprobation. On croira que ce n'est pas moi. Que ce sont juste des mots. Je ne me salirai pas. Ou pas trop. Au diable vos promesses. Nous avons fini par comprendre que ce n'était que du vent. Il faut sauver les apparences. Ne pas trop se révéler. Ne pas montrer ses faiblesses. Nous sommes là pour toi, disaient-ils. Tu peux te confier à nous. Vas-y. Fonce. N'aies pas peur. Nous sommes toute ouïe. Toute bienveillance. Votre foutue bienveillance. Et plus tu t'ouvres, plus tu te sens sale, et dans leurs regards, il y a le mépris qui grandit, grandit, comme ce truc qui grogne dans tes entrailles, qui emportera tout.

**Jad Seif :**

Il se dit " auteur à la recherche de quelque chose. Ses textes se sont souvent perdus. Sa bibliographie est à bout de souffle."

**Saurai-je vivre ?**

Saurai-je vivre  
Plus loin que le vide qui m'aspire ?

Saurai-je vivre  
Plus loin que la raison imposée ?

Saurai-je vivre  
Ailleurs que dans la vacuité des désirs ?

Saurai-je vivre  
Dans l'amour domestique ?

Saurai-je vivre  
Dans les mots et par les mots ?

Saurai-je vivre  
Par delà le miroir traversé ?

Saurai-je vivre  
Moi debout vivant

Avec le temps

Le poing dressé qui dit non  
La main tendue qui dit oui ?



**Pierre Kobel :**

Instituteur à la retraite, il a mis la poésie au coeur de son existence depuis l'enfance. Il a créé le blog *La Pierre et le Sel* en 2011 et est le rédacteur de *Libres Mots*. Auteur de plusieurs recueils et d'anthologies avec l'éditeur et poète Bruno Doucey.



Parce que vous aimez la poésie  
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus  
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur  
Parce que vous préférez le doute aux certitudes  
Parce que ce n'était pas mieux hier  
Parce que vous n'avez pas peur des mots  
Parce que vous voulez regarder devant vous  
Parce que l'avenir a un nom  
Parce qu'après vous l'espoir  
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue **LIBRES MOTS**. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

### **Le Capital des Mots**

Association de poésie fondée en 2015

Internet : <https://www.lecapitaldesmots.fr>

Direction : Éric Dubois | [barbatux@yahoo.fr](mailto:barbatux@yahoo.fr)

Secrétariat : Pierre Kobel | [libresmots@pekaplume.fr](mailto:libresmots@pekaplume.fr)

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson

94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854